

Mercredi 15 octobre 2008



<http://www.pierregrise.com/distribution/la-bande-des-quatre>

Jean Oury : vert  
 Danielle Roulot : rouge  
 Michel Balat : bleu  
 Olivier Legré : gris

*Merci à eux de m'autoriser à mettre en ligne cette transcription intégrale de la séance.*

*Il s'agit donc, en l'occurrence, de **non-prises de notes**.*

*Pour l'instant, ces lignes ont été relues par Michel Balat et Olivier Legré.*

*C'est une version provisoire, en attendant la relecture par Jean Oury et Danielle Roulot.*

*Cette soirée est inséparable des autres séances du séminaire.*

*Il convient de se reporter aux différentes prises de notes pour accéder aux liens et aux citations.*

(...)... commencer... si la salle a envie d'intervenir...

(...)... parution chez Hermann d'un certain nombre de dialogues dont les plus courageux d'entre vous on subi « Surmoi et institution ».

On a décidé avec Oury de faire d'autres dialogues et l'objet premier sur lequel on s'est arrêté, c'est justement pas l'objet, c'est « l'objeu », au sens de Francis Ponge.

On va vous raconter tout ça et puis associer...

Moi, j'aime mieux lire parce que j'ai toujours peur de me prendre les pieds dans ... mais ça ne m'empêchera pas de dire mon mot...

Alors, je vous lis la petite lettre qu'Oury vous a faite :

Je vous prie de m'excuser de ne pas être au rendez-vous de ce séminaire d'octobre. Je n'ai pas encore acquis le don d'ubiquité. (il est à Toulouse). Mais c'est une occasion pour présenter ce soir une conversation à trois : trilogie, trilogie, à voir ou plutôt à écouter.

C'est en même temps une ouverture possible à ce qui peut apparaître à la longue comme un monologue chronique. Cependant, pour manifester un peu ma présence, j'ai extrait quelques passages du dernier séminaire de La Borde, samedi dernier. Ce peut être éventuellement une des bases de conversation de cette rencontre entre Olivier Legré, Danielle Roulot et Michel Balat.

D'autre part, j'ai demandé à Christophe du Fontbarré (qui se planque là bas) de vous signaler les différentes manifestations qui doivent avoir lieu dans le mois ou les mois qui viennent. Christophe !...

## LES ANNONCES

>> samedi 15 novembre, Angers (Université), Journée de travail du secteur 3, 2 : « Paroles du corps et travail d'équipe » + une conférence de ? (il semblerait de Jean Oury, « autour de son livre » dit quelqu'un). Rens. : 02 41 80 77 30.

>> dimanche 23 novembre, Landerneau, Foire aux puces, fête du secteur de Landerneau. Rens. : Club La pierre de lune, 02 98 21 80 92.

>> 28 février, Blois, 23<sup>e</sup> journées de psychothérapie institutionnelle « soin et dialectique institutionnelle »

Michel Balat en profite pour faire une annonce

>> 29 novembre, Canet-en-Roussillon, 12<sup>e</sup> « journée avec... », avec comme invité Pierre-Johan Laffitte. <http://www.balat.fr>

... On commence ? Je lance l'affaire ? Hein ?

... Si tu veux...

À moins que tu veuilles le faire...

... L'idée... c'est une soirée... c'est un peu casse-gueule quand même ! On verra bien ! Mais, au point de départ, c'est ce que j'aimerais appeler : des figures imposées libres ! J'ai réfléchi à ça : ce n'est pas « des figures libres imposées » — parce que ça serait moche, ça ! — tandis que « des figures imposées libres », c'est beaucoup mieux !

« Figures imposées », c'est-à-dire que ce que nous propose Jean Oury, c'est un texte... des bouts de texte ! rassemblés. Vous pouvez les voir : ce qui est encadré, c'est à lire ! C'est assez... étonnant ; le fruit d'une réflexion... analytique ! Donc, nous lirons ces bouts de texte. On va voir comment on se les distribue. Quand j'en aurai marre, je te passe la parole (à D.R.)

Le but de l'opération, c'est que tous les trois soyons amenés à réagir à ces formulations. Voilà... C'est à peu près l'idée... plus la salle, si la salle veut réagir... On est en pleine révolution culturelle !... Donc... on y va ?...

Alors, le thème de cette année, aussi bien à Sainte-Anne que pour la réunion du 28 février de la Fédération des associations culturelles à Blois et à La Borde, et pour le stage à La Borde du mois de mai, ça tourne autour de : « Qu'appelle-t-on soin ? ». Sur ce fond-là, qui est toujours très vague, parce que les gens pensent qu'ils savent ce que c'est, — mais enfin, personne ne sait ce que c'est —, je voudrais élaborer un petit peu cette année des notions

critiques du fétichisme, non pas ... Tu veux dire quelque chose ? (à D.R.)... Non, mais toi... Qu'est-ce que je dois dire ! alors ?... ..

... que le fétichisme c'est un thème très cher à Oury en ce moment et qu'il a repris en fait de Marx qui le développe en particulier dans les *Grundrisse*. Donc, il y a un arrière-plan politique mais le fétiche — il n'y a qu'à voir les publicités... Il y a des publicités pour les voitures ... extravagantes ! Et pour les crèmes de soin, je ne vous dis pas ! Enfin, vous devez les subir aussi...

Bref, tout ça, ça tourne autour du fétichisme, au sens de Marx, mais aussi au sens ... psychiatrique, si je peux dire, du terme, c'est-à-dire... les fétichistes... par exemple, on a à La Borde en ce moment, un jeune homme, qui n'est plus si jeune que ça d'ailleurs, dont la passion est de dessiner des chaussures pour dames. Vous me croirez si vous voulez, eh bien il y a des écoles où on apprend — il va se lancer d'ailleurs — à dessiner des chaussures pour dames !... ..

... Je continue cet encadré...

Le... non pas, dit-il, le fétichisme des endroits clos, c'est-à-dire des psychanalystes ou autres, mais en général de la société telle qu'on la vit actuellement. ILS s'aperçoivent enfin que c'est une société capitaliste ! Ils ne le savaient pas ! Ça y est ! Même dans les journaux les plus bien pensants, on dit quand même : Le capitalisme... les parachutes dorés et toutes ces conneries ! Bon... enfin... ils se démerdent. Alors, ils sortent en même temps, — ça, c'est très bien —, le prix Nobel de littérature : Le Clézio, qui est un peu autistique, heureusement !, mais il est remarquable ce type ! Il a dit : J'ai commencé à écrire sans savoir lire. Ce qui est une méthode habituelle en fin de compte, il le dit, d'ailleurs. C'est banal, je ne sais pas si vous essaieriez. Moi, je n'écris jamais ou presque pas : je parle. Mais quand je me mets à écrire par nécessité, j'écris sans savoir ce que j'écris et ça marche très bien, il n'y a pas de ratures.

C'est la définition que tu donnes du scribe, ça...

Voilà. Tout à fait. Le scribe... Mais enfin, c'est compliqué ; tu permets que j'aie un petit peu plus loin, parce que, après, j'aurais peut-être... Je l'ai lu une fois, donc... et j'ai remarqué qu'il y avait un truc après... Moi, trois fois... Toi, trois fois ?! Tu as eu le temps alors, toi... Bon... C'est très intéressant...

Il faut d'abord écrire même si on ne sait pas ce qu'on va dire. Il y a une distinction entre écrire et dire, bien que ce soit à mon avis la même chose. On confond souvent *dire* et *dit*.

Voilà. Ça me paraît vraiment intéressant et la... question de la définition du scribe. J'ai eu l'occasion, ici<sup>1</sup>, de développer la question du scribe. J'en ai parlé assez longuement... ainsi que de la feuille d'assertion, hein ?... je ne sais pas si vous vous souvenez, pour ceux étaient là, et effectivement, « scribe », c'est quelque chose qui renvoie de manière presque immanquable à l'écrit... croit-on... croit-on... C'est-à-dire que le terme, là, risque d'être trompeur. On en connaît d'autres en sémiotique, comme « icône » : icône, on saisit tout de suite quelque chose de visuel, alors que l'icône, en tous les cas en sémiotique, n'a rien de spécifiquement visuel. Ça peut parfaitement être auditif, tactile, gustatif et c'est une icône quand même. Voilà, pour préciser. Pour préciser, surtout pour essayer de dire comment j'entends ce que dit Jean Oury.

La question du scribe, c'est une position qui est très particulière. Ce qui me paraît important, c'est de distinguer le **scribe** de l'**interprète**... Bon... on dit *scribe* et *interprète* comme si c'étaient des personnes, mais on sait bien, nous, quand on scribe, qu'on a une **fonction scribe** : on n'est pas... il n'y a pas écrit « scribe » sur le front ! De même pour « interprète ». Ce ne sont pas des choses qui sont figées comme ça dans des corps ! — même si, bien entendu, il faut qu'il y ait une certaine effectuation qui se réalise.

La distinction intéressante entre le scribe et l'interprète, c'est que le scribe, lui... alors, d'une part, **IL NE SAIT PAS CE QU'IL VA ÉCRIRE**. C'est une fonction fondamentale du scribe. Si, avant d'écrire, vous tournez sept fois votre plume dans l'encrier, vous êtes interprète. Vous êtes l'interprète de quelque chose qui a déjà été « sribé » par ailleurs, mais qui va vous échapper. Donc : « le scribe ne sait pas ce qu'il va écrire », c'est un des éléments tout à fait fondamentaux de cette fonction-là.

Par exemple, dans les improvisations, c'est exactement ce qui se passe : on ne sait pas du tout quels sont les mots qui vont continuer... qu'est-ce qui va suivre ? qu'est-ce qui va là-dedans se développer ? Ce n'est pas une position d'interprète. L'interprète, lui, au bout du compte, est interprète de quelque chose qui le fait réagir, si je puis dire. Le scribe, non. C'est très *épuré* comme fonction. C'est une fonction qui n'existe presque pas... on voit bien... c'est quelque chose qui est un moment, un passage...

... Et par ailleurs, le scribe, non plus, — dans la distinction d'avec l'interprète —, **IL NE SAIT PAS CE QU'IL A ÉCRIT**.

C'est-à-dire que, résolument, la question de l'interprétation ne se pose pas pour lui. Sauf peut-être, dans quelque chose que j'ai appelé « le désir du scribe »... au fond, le désir du

---

<sup>1</sup> Cf. la séance d'avril 2007 : [http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0\\_070418.pdf](http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070418.pdf)

scribe, réside dans les interprétations qui seront données à ce qu'il a inscrit — quelles qu'elles soient —. Et il me semble que c'est quand même la formule du transfert, au sens où le transfert, c'est le désir du scribe... qui met l'autre, l'interprète, dans une certaine position par rapport à lui, qui a inscrit quelque chose. Ce qui fait que l'autre est *pris*, si je puis dire, dans les rêts du désir du scribe.

Il me semble que c'est ce que LACAN évoquait quand il disait : Qu'est-ce que le transfert ? c'est le désir de l'analyste. Alors, si on pense l'analyste comme le scribe le plus résolu... position du scribe dont souvent... je suis amené à dire, que c'est l'être infiniment con. Je veux dire par là : pour occuper cette position, il faut vraiment en rabattre sur tout ! ... simplement laisser le fil de la plume ou de l'idée.

Alors, dernier point : c'est ce que souligne très justement Jean Oury, c'est de ne pas mettre la place de l'écriture comme prévalente dans la fonction scribe. Je ne crois pas qu'elle le soit : c'est-à-dire que la fonction scribe, elle, est résolument du côté du DIRE, plutôt. L'écriture étant une des manières de manifester et d'inscrire, pour le scribe.

Voilà. Cette idée a comme intérêt essentiel, celui de faire apparaître une triade qu'on n'a pas l'habitude de considérer comme une triade, qui est justement cette position du SCRIBE, la position de l'INTERPRÈTE et — on pourrait dire comme point de base de tout ça —, la fonction du MUSEUR.

Le museur, c'est-à-dire, au bout du compte, celui qui passe toute sa journée à tenir le monde ! c'est Atlas, quoi ! Il fabrique le monde toute la journée ! Nous on passe notre temps à ça... Tout de même, c'est étonnant qu'on ne s'étonne pas que le monde continue à être comme on le pense !... — sauf quand on en reçoit un démenti ! — Mais c'est parce que nous le construisons toute la journée... Eh bien, ça, c'est le travail du museur.

Le scribe inscrit, le museur, si je puis dire, muse et l'interprète vient en quelque sorte interpréter le musément du scribe.

Voilà... pour faire quelque chose de triadique comme j'aime bien... et pour avoir un processus dialectique, là-dedans, qui ne s'arrête pas.

Je peux rajouter quelque chose ? ... Vas-y, rajoute... mais ça sera pas triadique... Ça te gêne ou non ? ... (*rires*)...

C'est en écho à une intervention qu'a fait l'autre jour ... auprès de Mustapha Safouan, justement par rapport à la fonction scribe dont tu parles, en rappel à l'écriture égyptienne, où Elisabeth Naneix-Gailledrat a fait une superbe intervention sur l'aspect consonantique de l'écriture égyptienne, du fait qu'on ne pouvait pas, dans la fonction scribe, extraire un sens, seuls quelques interprètes choisis par le pouvoir pouvaient donner un sens à l'écriture

consonantique. C'est-à-dire que l'interprète, c'est celui qui va donner la voyelle, c'est celui qui va donner la « voce » .

C'est ce qui sera repris après, comme disait Babeth, dans la démocratie athénienne, où effectivement on rajoute la voyelle dans l'alphabet, et par ce fait, tout le monde peut lire... et donner sa voix... Bon, excuse-moi, c'est pas triadique, mais ... une petite anecdote comme ça...

... La dimension de l'interprète, c'est-à-dire, au fond, du « champ d'interprétants » dans lequel il se meut (lui, l'interprète), c'est quelque chose qui dépend absolument des conditions mêmes qui sont faites pour l'inscription. Il est évident que selon l'inscription, on va avoir des modes, des champs d'interprétants qui vont se dégager, qui seront tout à fait différents. Là, par exemple, ce que tu dis (à O.L.), me fait penser à quelque chose dans les systèmes de numération en Mésopotamie, où c'étaient les prêtres... astronomes... qui avaient la maîtrise des chiffres.

C'était un chiffrement très intéressant ! À une certaine époque, c'était déjà une numération de position comme celle qu'on connaît... à part que, précisément – c'est très intéressant tout de même –, il se trouve que... comme cela se passait de bouche de druide à oreille de druide comme on dit dans Astérix... que, pour le zéro qu'ils avaient inventé à cette époque-là, eh bien quand il y avait par exemple deux zéros qui se succédaient, ils ne mettaient qu'un signe pour les deux. Ils disaient : les autres, et ce qui suivront, savent bien qu'il y en a deux... Voyez ! ... ce qui pose un énorme problème précisément et qui sélectionne de manière outrancière le champ des *interprètes*. Et cela amène, par exemple, – on voit bien ... quand on n'est pas cohérent, suffisamment dialectique... c'est-à-dire quand quelque chose vient se figer et n'est plus qu'un dialogue mort, – que le zéro tel qu'on le connaît, n'a pas été inventé en Mésopotamie. Il est arrivé beaucoup plus tard, dans un moment où justement, comme tu le dis si bien, les choses s'étaient démocratisées... – enfin, *démocratisées*, il faut voir quand même... d'une façon très limitée ! – on pourrait dire où le champ des interprétants s'était ouvert.

... La voyelle multiplie la possibilité dialectique de l'interprétation...

... Une petite anecdote. Un cas clinique, comme on dit... C'est X..., une schizophrène dont je m'occupe depuis... X temps... qui dit des choses très intéressantes et qui essaie de suivre assidûment mes pensées... qui me dit un jour... par exemple, elle faisait de l' « eutonie » ( ? )<sup>2</sup>. Elle ressentait des choses mais ça ne s'inscrivait pas, disait-elle. Pour que ça s'inscrive, elle avait besoin de me raconter sa séance. Et elle me disait : Vous m'inscrivez, mais le vrai scribe, c'est moi... Ça te plaît (à M.B.)

Elle est géniale...

---

<sup>2</sup> à vérifier

... Je continue...

Il y a une distinction entre *écrire* et *dire* bien que ce soit à mon avis la même chose. Parce qu'on confond souvent *dire* et *dit*. Ça, c'est quelque chose que vous avez du entendre maintes fois de la bouche d'Oury, s'il y a besoin d'apporter des précisions... le *dit*, on peut se référer à la célèbre phrase de LACAN : « qu'on dise, reste oublié ... *reste celé* ... caché ... *celé* (caché) ... Ah... Oury se ? *inaudible*<sup>3</sup> ... c'est enregistré... *celé*... qu'on dise, reste ... *celé*<sup>4</sup>... derrière ce qui se dit dans ce qu'on entend »

C'est-à-dire qu'on est dans le *dit*, la plupart du temps. Là, je suis en train d'être dans le *dit* mais en même temps, le *dit*, c'est ce que vous recevez ou pas, ça dépend, et le *dire* pour moi, c'est toute une fabrique. Oury parle souvent de la fabrique du *dire*... C'est-à-dire, ça met en jeu la tête, la voix... et toute une réflexion qui n'apparaît pas forcément et qui va faire qu'on va dire un *dit*, un *dict*, comme on disait au Moyen-Âge.

Quand il dit ça (Le Clézio, toujours) qu'il ne savait pas lire, moi non plus je ne savais pas lire, d'ailleurs. Il a fallu attendre six-sept ans, à l'âge de raison, comme on dit. De même pour déchiffrer les partitions de piano. On peut déchiffrer sans savoir les notes. Ça, c'est une fantaisie que je vous raconte. Moi, je déchiffrais d'après – mais ça faisait une drôle de chanson – vous savez sur les notes, on met 1, 2, 3, 4, 5 ... autant que de doigts. Alors je déchiffrais 1, 2, 3, 4, mais c'était les doigts, donc ce n'étaient pas les vraies notes. Peut-être que notre musicologue a quelque chose à en dire ? ... non... non...

... Donc ce n'étaient pas les vraies notes. Mais ça peut être intéressant aussi. En confiance, je vous dis... récemment Oury m'a dit qu'il adorait jouer sur un piano *faux*... chacun ses goûts... Mais ça peut être intéressant aussi : c'est des variétés d'interprétation. Ça me fait penser aux premières rencontres avec Jean Dubuffet. Il était dans un état, des fois, étonnant, ce type. Et alors, une fois, je suis allé chez lui et il m'a dit : je n'ai plus rien du tout, aucun livre, plus rien du tout. Des livres dédicacés. Il connaissait beaucoup de gens biens. Et là-dessus, il m'a envoyé deux grandes caisses de livres dédicacés à Saint-Alban en échanges de petits dessins d'Arneval et de Forestier. ...

---

<sup>3</sup> à vérifier

<sup>4</sup>Voici les versions que j'ai trouvées de cette phrase : 1/ Dans *L'Étourdit* (1972) : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » ; 2/ Dans le discours de Lacan à l'université de Milan (12 mai 1972) : « Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend. ».

À partir des versions disponibles sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse :

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=10>

Il me manque la version du 'celé'.

Vous trouverez des renseignements sur Arneval et Forestier dans *La conation esthétique*<sup>5</sup>. C'est sa thèse. C'est avant qu'il ait un CES de psychiatrie et maintenant il n'y en a plus non plus, alors...

Eh bien, il n'y avait plus rien chez lui. Il continuait de peindre en prenant tous les ingrédients. À la grande colère de Lili. Lili, c'était sa femme. Il prenait tout ce qu'il y avait dans la cuisine : le beurre, la farine... et il avait accordé son piano de telle façon qu'il avait mis quatre octaves en un octave. Quand tu joues là-dessus *Le petit vin blanc*, ça faisait drôle car une note ça faisait un quart de notes. C'est une fantaisie de Dubuffet.

Il y a une remise en question nécessaire quand on parle du soin de savoir de quoi on parle.

Si ça veut dire quelque chose : savoir.

Ils ont beau être psychanalystes, psychiatres, n'importe quoi ... pédagogues, éducateurs, il y a quelque chose qui, à mon avis, passe mal... parce que c'est pas élaboré. Ils ont beau être super diplômés, ça n'arrange rien ! ILS SAVENT CE QU'ILS DISENT ! mais ça s'appuie sur ce qu'on pourrait appeler des prémisses qui ne sont pas du tout élaborées. Donc, ils restent, sans le savoir, dans un système que je dis rapidement, *fétichiste*.

La chose la plus terrible qui soit, c'est le fétichisme, et c'est ce qui donne le plus de plaisir. C'est pour ça que c'est si terrible. Nous sommes tous, une fois de plus, des *produits*. On le sait depuis longtemps. On voit ça partout, à la télé, etc...

...

... Tu continues ? (à O.L.) ... à lire ?... Allez, toi !... Il faut travailler un peu... ...

... Je voyais tout à l'heure quelqu'un. Il y avait ses parents qui sont venus la voir. Ils étaient étonnés tellement elle est épanouie la dame en question, depuis le temps... Celle qui est arrivée avec des béquilles après être tombée du premier étage, à Paris, et qui a été dans les cellules et attachée, pour la science, la neuroscience. Elle fait beaucoup de choses, énormément de trucs, avec un faux diagnostic, schizophrène paranoïde, je ne sais quoi. En fait, c'est une psychose hystérique. Mais surtout, ce qui l'a traumatisée, c'est ce qu'on

---

<sup>5</sup>Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique*, réédité sous le titre *Essai sur la création esthétique*, Hermann <http://www.decitre.fr/livres/Essai-sur-la-conation-esthetique.aspx/9782914932097>  
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

appelle « la présentation de malades ». Ça l'a traumatisée, plus que de sauter du premier étage... tous les internes qui sont là, le professeur : Rentrez donc, puis on va parler, expliquer à ces futurs psychiatres et autres ce que vous avez eu, ce que vous éprouvez. Enfin, une présentation de malades, quoi.

À mon avis, c'est la chose la plus obscène. C'est pour ça que je n'ai jamais mis les pieds à la présentation de malades de Lacan. Je trouvais ça un symptôme chronique asilaire. Remarque, ça devait être très intelligent, mais je n'en ai rien à foutre ! On n'est pas là pour mettre ça en scène. Et puis les jeunes gens ... il a barré, mais je vous le dis quand même ... ~~œuillons~~, vous regardent ... il faut quand même le dire ! (rires) ... Je voudrais vous donner quelques exemples d'expériences plus intimes où j'ai participé, pour moi-même, à une présentation de malade.

J'ai été présenté à une armée d'étudiants, mais j'avais treize ans. — Ça s'excuse peut-être ... — Oui, il était trop grand et trop maigre... — Quoi ? — Il était trop grand et trop maigre — D'accord ... Pas pour eux... Il y avait un grand professeur qui était là. Il m'avait mis à poil devant les étudiants qui regardaient. Moi, j'avais honte... pudeur ou pas... ils faisaient des discours sur tout ce qu'ils voyaient et ils disaient : Ça va ? ... Ça va quand même... Ce que je retiens, c'est ce qu'il a donné et ça, ça faisait bien un grand professeur — un type pas mal avec une petite barbe — alors, il m'a donné la formule chimique des poils de pubis, des poils pubiens. ... jusqu'ou ça va ... moi, je n'en revenais pas... alors, on peut dire : Va te rhabiller ! C'est pour ça que je suis sensible aux présentations de malades. C'est même pas un traumatisme, c'est de la connerie ! Ça reste à un niveau où il y a quelque chose qui n'est pas mis en question : j'ai appelé ça, le fétichisme. J'en ai parlé la dernière fois, ici. C'était pour essayer de présenter les arrière-mondes, comme ça. Mais pourquoi tu veux parler de l'objeu ? ... Ça s'adresse à moi ... Il aurait dû le dire, quand même ! Danielle ? Danielle, pourquoi tu veux parler de l'objeu ? ... Tu réponds ? ... Tout à l'heure ! ... D'accord ... Danielle, pourquoi, tu veux parler de l'objeu ? Mais c'est quoi l'objeu ? ; Alors, Francis Ponge, Maldiney... Le livre de Maldiney de 1974 sur Francis Ponge qui est remarquable. Puis un autre qui a suivi en 93, *Le vouloir dire*. Mais, dans le premier livre de Maldiney, il y a tout un truc de rapport entre la logique de Hegel...

Ce premier livre de Maldiney s'appelle *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge* et le deuxième, *Le vouloir dire de Francis Ponge*... Je crois qu'il ne cite pas le premier mais il doit citer le second... un peu plus loin...

Il y a des phrases de Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit* d'une poésie extraordinaire. C'est digne de Francis Ponge. — Ça je l'ai jamais remarqué — Alors on ne sait plus lequel est digne de l'autre jusqu'au moment où Maldiney prend la mesure en disant : c'est là que ça se sépare en Hegel et Francis Ponge, en faisant venir à la rescousse Heidegger dans le texte — Alors là, il commence à y avoir du monde ! ... pourquoi pas... — Quelqu'un qui puisse parler de mimosa ou de la figue ou du bois de pin. Francis Ponge,

quoi, avec un *parti pris des choses* ... tout ça, c'est pour mieux articuler à quoi on a affaire ici, comment<sup>6</sup>... mais non, comme ailleurs, le peu qu'on fait.

Faut dire, le peu qu'on fait... il ne faut pas se croire : il y a des gens qui se croient. Il faut se méfier. — Encore la fétichisation qui est à l'œuvre — C'est pour ça que j'aime beaucoup comme référence théorique deux textes de Prévert, *Dîner de tête* et *Pour ceux qui croient croient*...

*C'est dans le Dîner de tête* — il a raturé, là ... et le deuxième, c'est quoi ? — *La crosse en l'air*... *La crosse en l'air*...<sup>7</sup>

Je m'étais toujours promis que je lirais ici — Oh, la, la, la — Même ceux qui croient croient<sup>8</sup>, ils y croient, ils croient à ce qu'ils disent ... Remarque, c'est bien d'être honnête, ça prouve que l'honnêteté est tout à fait relative, mais sur le plan scientifico-objecto... ce que vous voulez, ça pose des problèmes. Si j'avais l'obscénité de dire hier : Bah, alors, qu'est-ce que vous faites du vecteur C de Szondi... ils n'auraient pas appelé les flics, mais presque... personne ne connaît. Quant à Lacan, ils le citent tout le temps, mais on le reconnaît pas. C'est quand même embêtant, pauvre Lacan. Moi, je leur ai dit à un moment donné : Mais lisez Lacan ! c'est comme le guide Michelin, Lacan, c'est pour s'orienter un peu ! Quand vous êtes perdu dans le paysage, le guide Michelin, c'est bien fait, bah, Lacan, c'est pareil. Il ne faut pas nous emmerder avec des tas de tournures ridicules, surtout qu'il s'y est prêté un peu, ce grand naïf de Lacan. Il inventait des choses extraordinaires, par exemple, en octobre 67, deux choses importantes : la passe et les cartels.

On a essayé à La Borde, en 74-75, pour illustrer une conversation avec Szondi : C'est très bien vos quarante-huit photos... des sales gueules quand même. Ils les avait retouché un peu mais n'empêche... On demande dans le texte : Dites les huit photos les plus sympathiques. Il n'y en a aucune. Pas de préjugés. On dit : D'accord. On va choisir les moins sales gueules. On choisit chaque fois deux sympathiques, deux antipathiques. Donc, ça fait quatre. Et puis après, il y a<sup>9</sup> toute la procédure.

Il me semble que... ce que j'avais dit une fois à Szondi : Vous avez quarante-huit photos, mais si vous pouvez venir une fois à La Borde, il n'y a pas besoin de photos. Vous vous promenez un peu partout, les quarante-huit cas y sont. — Ça a toujours été le truc d'Oury

---

<sup>6</sup> à vérifier

<sup>7</sup> *Ceux qui croient*

*Ceux qui croient croire*

*Ceux qui croa-croa*

(**Jacques Prévert**, Tentative de description d'un dîner de têtes)

<sup>8</sup> à vérifier

<sup>9</sup> à vérifier

que La Borde soit un immense *Szondimaton* qui puisse favoriser des rencontres du troisième type... **...Bah...** Non, quand je dis « troisième type », c'est dans l'imprévisible de... dans l'imprévisible ... à l'œuvre. Il n'y a qu'à regarder la gueule des gens, ce n'est pas injurieux. Mais des fois, des gens ont des préjugés... c'est des gens du personnel, comme on dit, ou bien des pensionnaires, des malades... ça ne prévient pas. Quels sont les plus beaux, les plus moches... enfin, il y a de quoi faire dans tout ça. En même temps, y a tellement de variétés : toutes les catégories nosographiques sont là. Donc, je dis qu'il n'y a pas besoin des photos. Mais il n'a pas pu venir. Alors j'ai demandé à Brivette (secrétaire), en 74-75, on va voir ce que vaut le Szondi. Tu prends un type ici et tu lui dis qu'on va faire un groupe avec trois ou quatre types. Le premier a choisi quatre types et on va se parler<sup>10</sup> pendant six mois/un an. Et en même temps, on leur passe le Szondi, le test, à chacun. Et puis on va vérifier si les affinités du test, sympathique/antipathique, correspondent au choix qu'on fait. Et bah, ça correspondait ! Et en même temps, ça déclenche des tas d'enquêtes généalogiques... par exemple, chez un cas très connu ici. Son frère est venu, et on s'est aperçu que le frère lui ressemblait, mais que le frère, ici, était psychotique et que l'autre était névrotique. Mais c'étaient les mêmes symptômes — dans la version psychotique, et l'autre, dans la version névrotique —. Il le disait lui-même. C'était ça pour préparer le premier congrès à Paris.

Alors, là, il y a énormément de choses dans tout ce que dit Oury à propos de Szondi ... et puis, il y a tout Schotte en arrière-plan.

C'est vrai que... on pourrait vraiment développer, à partir du fétichisme... — C'est la première fois que je lis le texte, je le découvre avec vous. Je l'ai lu tout à l'heure, mais vraiment survolé...

Pour gagner en distinctivité, on a d'un côté, les « présentations de malades », ce que dit Oury sur la présentation de malades dont il est lui-même la victime à un moment, qui n'est pas sans faire écho aussi au fétichisme capitaliste, et de l'autre côté qu'Oury va faire comme expérience avec Brivette, avec le *Szondimaton* à La Borde.

On voit vraiment à l'œuvre deux types de pensée très distinctes que Schotte articule de manière extraordinaire, c'est la pensée des classes et la pensée des catégories.

La pensée des classes, chez Schotte, qui est la pensée botanique, qui va être à la recherche d'un signe à rajouter à une liste, comme font les gens qui font des classements — rajouter des signes à une liste,

Diamétralement opposé, ce que fait Oury avec Brivette quand il dit : On va faire un Szondi à La Borde, il va configurer un système qu'on pourrait quasiment qualifier d'intégral ...ils réunissent pour ainsi dire « in vivo » toutes les photos du test ... tous les représentants

---

<sup>10</sup> à vérifier

nosographiques y sont présents, ... en un système...qui va se vérifier par la suite, et ça colle !

Clairement, dans la pensée de Schotte, ce qui va opposer la CLASSE de la CATÉGORIE, c'est... qu'un système n'est pas une addition. À savoir que, quand les gens... LINNÉ, SYDENHAM, faisaient des classifications botanistes, ils découvraient les marguerites, et puis après ça, ils découvraient les pétunias, après ça, ils mettaient à côté les trèfles à quatre feuilles... et les cactus.

Et donc, on fait une addition.

On peut additionner à l'infini ... qui s'organise, par analogie, dans une forme de cohérence. On dit : Là, y a des épines ; là, y en a pas.

Mais y a pas d'opposition dialectique.

Alors que la pensée par catégories, chez Schotte, est absolument géniale, parce que dans le système... que Schotte VEUT un système exprès TOTAL pour justement qu'il puisse y avoir des OPPOSITIONS DIALECTIQUES. À savoir, on peut pas dire : UNE MARGUERITE EST L'INVERSE D'UN PÉTUNIA, à l'instar de Freud, quand il dit : LA NÉVROSE EST LE NÉGATIF DE LA PERVERSION, on voit comment ça s'articule dans un système.

Donc, ce que vont faire les gens dans des présentations de malades, ils vont chercher à additionner des signes par ANALOGIE pour les regrouper en classement, alors que ce que va faire Schotte, quand il va définir un système avec des catégories, c'est de produire à l'intérieur de ce système, des accentuations spécifiques qui vont être porteuses du sens et donc c'est là où Schotte va se séparer de beaucoup de gens, y compris à un moment de Lacan sur le problème de la structure, et même, il va tenir un peu à distance la notion d'inconscient...au profit de la pulsion parce que, pour lui, quand il se penche sur le système pulsionnel, il a pour vœux de l'articuler comme la totalité des destins humains, et dans lesquels chacun, par la danse pulsionnelle de Tosquelles ou des trucs comme ça, chacun va pouvoir s'y retrouver à un moment... alors que chez Lacan, la définition de la structure, c'est qu'on ne peut pas passer de l'un à l'autre...

En ça, Schotte se réapproprie, j'allais dire : *les premières errances*, mais qui étaient d'un humanisme lumineux de Pinel et Esquirol qui avaient déterminé qu'il y avait des folies qui étaient des folies *temporaires* : les manies, les monomanies, et que... donc, qu'on pouvait pas classer des folies temporaires dans la catégorie des folies ! Qu'est-ce qu'on en fait des folies temporaires ?

Et la critique que Marcel Gauchet va opérer de Foucault, c'est parce que Foucault prend la deuxième édition du traité de Pinel où justement il n'y a pas les folies temporaires ! Et donc, ce qu'il y a de très intéressant, c'est que Pinel/Esquirol avaient commencé à avoir une pensée où les données de l'humanité pouvaient être – j'allais dire – rassemblées avec

des accentuations différentes dans un ensemble – j'allais dire – cohérent, avec plus ou moins de souffrance, mais l'ensemble était cohérent, alors que ce qui va se passer par la suite, c'est la sélection par les catégories morbides. Et donc, quel que soit leur talent nosographiques, des mecs comme Kræplin qui va s'intéresser plutôt aux destinées de la démence, ou alors Bleuler, qui va s'occuper des symptômes primaires de la schizophrénie, tout ce qui va être de l'ordre des catégories va être détruit au profit du système de classification.

Et donc, ça, c'est très important parce que c'est ce qui va être récupéré par le DSM IV dans les années 70...

Par rapport à DSM IV, j'ai lu une petite anecdote – parce que moi, ça m'intéresse toutes ces aventures –, c'est qu'en fait, le DSM ...il y a toute une histoire.

Bon, évidemment, les Américains, avant-guerre, avaient commencé, sur leur mode à eux... une sorte de nosographie un petit peu bébête... m'enfin, chacun ses trucs ! Mais en fait, là où ça prend corps, c'est avec le scandale de la Thalidomide. Dans les années 60, avec la Thalidomide, la Food Drug Administration a sommé les protocoles de recherche de spécifier à quel trouble exact correspondait tel type de médicament. Il y a même eu une inversion au sens où après ça, ce sont même les laboratoires qui on eu la plus grande influence sur la nosographie pour être – j'allais dire – par « principe de précaution », mais aussi économiquement, c'était plus rentable. Donc, cette idée de la Thalidomide qui va venir *interfacer* – bon, le précédent est dramatique –, mais ça donné l'occasion de bouleverser un champ qui avait été ouvert de manière magique par Pinel, par Freud, quand il fait le négatif... la perversion... négatif de la névrose... à la fois l'inconscient et le refoulement... bon, et... ce qui s'est passé avec le scandale de la Thalidomide, a complètement radicalisé le champs des classes. Même au niveau des découvertes des psychotropes – il ne faut quand même pas oublier que quand Kuhn avait découvert l'Imipramine, premier antidépresseur, c'est quand même par hasard ! ... Faut quand même... Au départ, on voulait lui filer un neuroleptique et puis il l'a prescrit à des gens qui étaient déprimés et qui se sont mis à faire du vélo d'un coup ! – on pourra raconter l'histoire plus longuement si on le désire ! – ... Et puis Laborit, avec les neuroleptiques. Au départ, il voulait pas inventer du tout un antipsychotique ! Ça s'est trouvé que, par observations répétées, il s'est trouvé que ... ça marchait...

Et donc, après le scandale de la Thalidomide, à la fois, les laboratoires n'avaient plus le droit – j'allais dire – d'être dans le vague... Avant la Thalidomide, on a un médicament qui est ... antifatigue, par exemple. Là, on n'a plus le droit : il faut que ce soit un antidépresseur mais, en regard de ça, que ça corresponde à un symptôme exact. Et donc, ce qui s'est passé, c'est que la nosographie elle-même a suivi ce scandale. Il y a eu un scandale ! En fait, il y a eu une « Thalidomide » de la nosographie ! qui s'est retrouvée avec les bras « comme ça » qui papillonnent dans le vide...

Et donc, c'est très intéressant de débattre de tout ça parce que ça réactive le génie de Schotte qu'on a pu qualifier de « systématique » – Les psychanalystes l'ignorent, il est pas beaucoup aimé à Paris, Schotte... – **Il est pas connu...** – pas connu ! M'enfin quand tu vas voir Moustapha Safouan... Babeth lui a dit : On vous amène un livre de Schotte, il a ouvert des yeux « comme ça » quand même... Safouan à été plus que content d'avoir un livre de Schotte... – **Il le connaît, Schotte**<sup>11</sup>... – Il le connaît Schotte, un peu qu'il le connaît et dire... ... qu'il ne passe pas la barrière des érudits, alors qu'il est porteur de quelque chose qui peut tout à fait subvertir la bêtise néopositiviste qui a été – j'allais dire – inscrite dans les pouvoirs publics, par l'OMS, et par la Food Drug Administration, et tout ça, sans critiques de la part des psychiatres. Et qu'il y a que Schotte – Oury, par sa pratique clinique acharnée à La Borde et son oeuvre –, mais de manière grammaticale, de manière romaine, il n'y a que Schotte qui peut articuler ça de manière définitive, par la distinction qu'il fait entre les classes et les catégories. Dans le sens que l'addition des classes ne donnera jamais une catégorie qui permet de penser.

Ça me semblait important de parler de ça quand il s'agit du fétichisme, parce qu'avec le fétichisme, on est dans la classe. Voilà... Et quand Oury s'amuse avec Brivette à organiser comme ça un champ ... polyphonique au niveau d'une... comment dire... d'une multiplicité pulsionnelle, il fout complètement en l'air la sémiologie dans sa fixité telle qu'elle est imposée par la connerie jusqu'à ne plus pouvoir rien dire... à l'extinction du dire. Voilà... ça me semblait important de parler quand même du génie de Schotte, qui est vraiment... trans-séculaire, quoi...il faut le dire !

Tu voulais dire quelque chose (à D.R) ?

Oui... non, je voulais dire quelque chose... deux choses... la première... hop ! elle est partie !... La deuxième, c'est au sujet du Szondi...

Parce qu'au départ, y avait pas dans le Szondi huit catégories mais dix. Il avait ajouté aux photos qu'on connaît, des génies et puis des débiles. Et puis, il s'est aperçu que ça ne marchait pas. Donc, il a supprimé ces deux catégories qui effectivement... qui lui servait à rien et on comprend intuitivement pourquoi et c'est comme ça qu'il en est arrivé aux huit catégories.

Bon, ensuite, y a toute l'œuvre de Schotte qui l'a popularisé, mais Schotte écrivant peu, sauf avec Babeth qui lui courait après... avec un stylo ! ... Elle a réussi à lui faire écrire un livre... Ah, oui, je lui ai couru après... ... Oui, ce que je voulais ajouter,

c'est que ce travail dans le groupe de paroles, ... donc c'était un schizophrène qui avait choisi quatre personnes pour parler et ... deux moniteurs, dont Brivette. Ce travail était

quand même constamment remis en question et travaillé, si on peut dire, plus collectivement, avec l'aide de Claude Van Reeth<sup>12</sup>, qui était un assistant de Schotte. Je voulais citer son nom...

Je voudrais dire un truc, une seconde, juste pour terminer sur Schotte... pas pour terminer sur Schotte, mais je voulais dire justement que Schotte, par rapport à Szondi, a opéré un ... comment dire... une élévation extraordinaire parce que Szondi, il avait quand même le problème du « géotropisme » !... il était quand même darwinien... il cherchait l'interface corporelle de la pulsion tout de même, d'une manière peut-être... un poil collée, quoi... alors que Schotte, dans son système fermé, va ouvrir complètement la pensée de Szondi qui, à mon avis, sans Schotte, n'aurait peut-être pas été aussi ... génial... et qui aurait pu être récupéré par des gens très dangereux...

De toute façon, ça ne manque pas... nul n'est à l'abri... aucune pensée n'est à l'abri de ça... justement de la fétichisation ! on en plein dans le sujet...

... Il me semble qu'il y a une chose que tu mets en discussion, que tu viens d'introduire...

... on peut commencer avec « CEUX QUI CROIENT CROIENT »... J'aime bien ça : « ceux qui croient croient ». C'est vrai, ça... à quel niveau ils croient ... C'est compliqué, « ceux qui croient croient »... depuis tout à l'heure j'essaie de voir un peu comment, de par quel bout attraper ça...

En fait, la croyance c'est quelque chose qui s'établit à un moment donné... Peirce avait fait tout un travail de classification des modes de croyance. Il appelait ça : « Comment se fixe la croyance ». Mais la croyance, pas au sens religieux, la croyance au sens de « croient croient » ... Prévert disait : Croaaa, croaaa – Oui, Croaaa, croaaa, je pense bien qu'il disait comme ça, et donc,

... dans tous les modes, il y avait celui d'autorité, qui est finalement un de ceux qui est le plus massif... La croyance par l'autorité : on voit bien, quand une autorité dit quelque chose, ça y est, c'est repris... Même si vous vous en défendez ! Alors, c'est ça : parce que « ceux qui croa croa », on peut toujours se poser la question ! Parce que même si la personne s'en défend, elle risque fort d'avoir une attitude qui correspond tout à fait à une croyance qu'elle ne se sait pas avoir... du fait de l'autorité qui l'a formulée ! ce n'est pas toujours aussi explicite que ça, la croyance. Il y a bien sûr des croyances plus explicites... il y en a une : c'est la croyance par ténacité. C'est-à-dire, c'est le type qui dit : Vous pouvez me raconter tout ce que vous voulez, je crois ce que je crois : alors, là, oui... Là on est en plein dans le « croa croa »...

<sup>11</sup> Elisabeth Naneix-Gailledrat

<sup>12</sup> <http://www.etatsgeneraux-psychanalyse.net/membres/pr%E9sentationclaudovanreeth.html>

il y a une forme de croyance si je me souviens bien qui est aussi a priori. C'est-à-dire : Ça me va de croire comme ça... Là aussi, on n'est pas sûr d'être parfaitement conscient de la croyance qui nous anime...

L'incroyable, alors, ce qui est intéressant, c'est la croyance scientifique. Je vois que Oury aborde ça... Il me semble que c'est quelque chose à rentrer dans ce que tu expliques là (à O.L.).

Au fond, si on peut dire quelque chose, qui est... que Oury, je trouve, répète tout le temps, face à des classifications a priori comme celles que tu viens d'expliquer... eh bien, c'est la place de l'abduction... C'est en somme la chose fondamentale sur laquelle on peut se positionner...

#### EST-CE QU'IL Y A PLACE POUR L'ABDUCTION ?

Il me semble que cela pourrait être presque une sorte de question d'origine : Est-ce qu'on peut faire une abduction ? Par exemple dans le procédural ? Et si on peut pas ... on est coincé — c'est-à-dire, si on a une procédure pour arriver au résultat, bah, c'est foutu ! Si vous regardez toutes les procédures, elles visent à éradiquer toute abduction possible là où elles se situent, dans ce qu'elles régissent.

On me disait qu'à l'hôpital Pellegrin à Bordeaux, il y avait 30 000 procédures qui avaient été produites... et c'était il y a quelques années !... donc maintenant, ça doit flamber encore ! C'est comme pour la Bourse ! un krach sur les procédures, ça va être étrange ! Pourtant il y aura un krach sur les procédures ! Ce n'est pas possible ! Ça ne peut pas tenir !

La question, me semble-t-il, est celle de l'abduction. Au bout du compte, il y a une croyance terrible, enracinée, qui a été longtemps transportée chez les philosophes, — l'autorité ! — qui était l'idée qu'il fallait répéter quelque chose pour que ça devienne une hypothèse... C'est une erreur. C'est une erreur épistémologique... pour employer des gros mots que je ne comprends pas bien... une erreur épistémologique...

...on peut faire une abduction sur une simple ... vision... rencontre... immédiate ! Pas besoin de répéter les choses pour que surgisse une hypothèse. Or, il se trouve que c'était ce qu'on appelait l'induction, avant, dans la philosophie des sciences. L'induction, c'était ça : on répétait quelque chose, puis on s'apercevait de la communauté de toutes les choses répétées et donc, ça pouvait permettre une hypothèse.

En fait non : l'abduction, c'est quelque chose qui est infiniment plus riche, dont la logique mériterait évidemment qu'on la déploie assez longuement, mais... il me semble que c'est presque le cœur de ce à quoi on est confronté. On peut dire que... l'attaque procédurale —

ça fait un peu ridicule de dire ça, j'en ai conscience, mais... — on peut dire que c'est l'assèchement de l'abduction au profit de systèmes déductifs.

Parce que ce que tu présentais (à O.L.)... la logique des classes ... au bout du compte... elle supporte très bien un système déductif, — Tout à fait ! — mais elle ne peut absolument pas rendre compte de l'abduction. Ce qui est très paradoxal ! Parce que, si vous voulez, bon... toutes ces notions, l'abduction, etc., sont des choses qui ont été très élaborées par Peirce (il y avait des prédécesseurs). Mais ce qui est intéressant dans l'histoire, c'est de voir que la logique des classes, elle, est née autour de 1830-1850 en Angleterre, à partir de gens qui ont révolutionné la logique. C'est quand même quelque chose de terrible ! Ils ont transformé la logique, ils l'ont sortie de toutes ses ornières, ils en ont permis le développement inouï, mais, c'est à partir de ce qui a donné la logique des classes, avec des types comme Russell, etc., qui sont de grands bonhommes, c'est pas le problème, m'enfin, c'est une couillonnade, la logique des classes, on ne peut pas penser avec ça ! On voit très concrètement, dans ce que tu disais, à quel point c'est quelque chose qui est une idéologie ! Comme si avec un trait on pouvait saisir dans une « classe » tous les objets ayant ce trait ! C'est absurde, ça ! Il y a quelque chose d'absurde là-dedans mais qui pourtant a servi comme première approche logique intéressante chez des types comme Boole et De Morgan. Voilà.

Ce que tu dis, ce qu'il y a de très frappant, c'est que il peut y avoir aussi un retour à l'envoyeur. On peut jouer un peu à ce jeu, c'est marrant ! À savoir... dans les dépressions, il y a une réduction de 25 % de l'hippocampe — il faudra que tu m'expliques (à D.R.), toi, docteur, ce que c'est que l'hippocampe — on a mesuré qu'après une psychothérapie il y avait une reprise de 25 % de l'hippocampe.

Donc là, ça fait rigoler, vous voulez jouer au positivisme ? Eh bien on va s'amuser aussi ! Il y a toutes les hypothèses de neuroplasticité qui sont incroyablement intéressantes ! Des mecs qui ont travaillé la génétique d'une manière sérieuse ! Et puis, le prix Nobel, il y a quelques années, 80..., prix Nobel, quand même... il se rend compte qu'il y a toute une partie qui échappe complètement à la surdétermination... et il le dit en public ! et il est prix Nobel ! mais ça n'empêche pas que la logique des classes continue de s'imposer...

... et pour reprendre ce que je disais... l'invention des antidépresseurs, c'est quand même par rien ! les neuroleptiques, c'est quand même pas rien ! Et ça c'est pas fait dans une logique des classes ! Parce que Kuhn quand il raconte la manière dont il a inventé... pas inventé ! ... il a trouvé ..l'imipramine quand Geigy lui proposait une molécule antipsychotique... bon, il la file à tout le monde, puis il se rend compte que... c'est chez... les déprimés commençaient à se marrer tout le temps !... Il se dit : Tiens, c'est curieux... Alors, il téléphone à Geigy : Bon, au niveau antipsychotique, c'est nul votre truc. Alors, par contre, sur la dépression : génial ! Et les mecs du protocole expérimental ... marketing... disent : Ah mais non, nous ça ne nous intéresse pas votre affaire. On ne va pas vendre ça

– Ils voulaient sans doute lutter contre Laborit, ils voulaient un neuroleptique... ou l'équivalent – ... et puis, Kuhn avait un copain qui était au conseil d'administration de Geigy... il bouffe avec lui et le copain lui dit : Il faut que je te parle de ma femme... elle va pas du tout... quatre ans qu'elle est prostrée et j'en peux plus... Il dit : Il t'en reste un peu de ton machin ? Kuhn lui en file... et l'épouse prostrée se met à faire du vélo pendant les épidémies de grippe, sous la pluie... elle chante tout le temps, elle prend des cours de jazz, tout va bien... Et comme le type était au conseil d'administration de Geigy, il a imposé la molécule pour en faire quelque chose de commercialisable.

... Donc, là, on n'est pas dans la logique des classes... Et c'est quand même deux médicaments centraux ! Et par rapport aux psychotropes, Schotte le dit bien, que les psychotropes sont là pour réactiver le processus d'autoguérison. Et donc, il n'y a pas d'antinomie entre les psychotropes et les psychothérapies chez Schotte, puisque les psychotropes sont là pour réactiver le processus d'autoguérison et ne sont pas faits pour intervenir – j'allais dire – de manière complètement centrée sur une localisation cérébrale. Voilà... Ceci dit, tout ça, c'est pris dans l'histoire de la Thalidomide...

... À quoi on peut ajouter les IMAO... en particulier, mais il a été supprimé, le Marplan qui était quasiment sans danger des lmao<sup>13</sup> et qui au départ était un antituberculeux.

... Bon, je continue avant que tout le monde ne s'en aille, parce que il y en a qui s'égaillent par là-bas... c'est pas bien, je le dirai à Oury... On a les photos – On a les photos...

... Alors, donc, on parlait de ce petit groupe de paroles...<sup>14</sup>

Le dernier chapitre du livre *Psychiatrie ... là il faut vraiment déchiffrer ... et psychothérapie institutionnelle* raconte cette affaire. C'est une façon d'aborder ce que j'appelle le... avec quoi on travaille ... Alors, là je m'arrête parce que je veux dire quelque chose... à Michel Balat, qui vous parle de l'abduction, comme ça, comme si c'était votre pain quotidien, alors que, bon pour moi, au départ ça a pas été évident... J'ai compris finalement que ça prenait sa place... que c'était ni l'induction ni la déduction, que c'était encore autre chose... et alors, je me suis amusée, je vais essayer de m'en souvenir...

La déduction :

Tous les hommes sont mortels

Or, Socrate est un homme

Donc, Socrate est mortel

L'induction :

Socrate est un homme

Tous les hommes sont mortels

Donc Socrate est mortel

Et je m'étais amusée à m'inventer un truc pour l'abduction :

Tous les hommes sont mortels

Socrate est mortel

Donc, Socrate est peut être un homme

... On s'amuse comme on peut... Parce que il vous balance l'abduction comme ça... sans... si, il s'est référé un peu à la déduction... Je veux bien vous en dire deux mots, mais enfin, je veux pas vous fatiguer... Ça va ?... – Non, non<sup>15</sup>, – Oui, hein ! ... On ne va pas parler de ça...

... Ce sont des trucs de logique, c'est un peu pénible... L'idée, c'est que l'abduction ... un des exemples simples... pas dans la forme logique, parce que... c'est vrai ce que tu dis, il y a une forme logique, comme ça, mais... au fond, c'est... justement, dans la perception, ça marche assez bien...

... Voyez : « Tiens, j'ai vu Machin... hier, à tel endroit... je l'ai vu, il passait au loin... Je n'ai pas pu lui dire bonjour. »

Alors : est-ce que c'était lui ?... c'est une question qui se pose ! Les témoignages en matière judiciaire montrent bien que ce n'est pas si évident que ça ! On est d'accord ?... il y a ceux qui « croa croa »...

Là, on a l'image même de ce qu'est l'abduction : c'est-à-dire qu'on observe quelques vagues traits... comme tu as dit (à O.L.)... Machin a tels et tels traits, or, cet homme que je vois là a tels et tels traits, donc cet homme est Machin... Hein ! C'est le principe logique fondamental de l'abduction. Mais c'est celui qu'on met tous les jours dans l'observation, quand on est dans la rue, qu'on croit voir quelqu'un, etc., qu'on repère... On le fait à partir de traits... surtout en vieillissant, on a vraiment intérêt à être beaucoup plus affûté avec les traits ! parce que sinon... on ne reconnaîtrait plus personne dans la rue ! Donc, si on reconnaît, c'est parce qu'on a affûté notre « complexe abductif » ! – Faut avoir des lunettes – Aussi, ça peut aider... quoique, ça dépend des lunettes... celles qui servent à voir de près !... donc, voilà...

... Quand on lit, par exemple, on fait des abductions sans arrêt sur ce qu'on lit : la preuve, c'est qu'on se trompe. Parfois on lit quelque chose alors qu'il y a autre chose qui est marqué. L'abduction, c'est tout ce qui permet de définir à partir d'une forme commune un certain type de sujet. Voilà. Il me semble que c'est l'idée même de l'abduction.

<sup>13</sup> vérif la phrase peu claire

<sup>14</sup> vérif si JO ou DR

<sup>15</sup> Dans la salle

Ouais... c'est pas tout à fait la même veine que la mienne, mais... comme c'est toi... — ça varie un peu... — le maître... — Pourquoi c'est pas de la même veine que la tienne ? — Parce que la mienne, c'est la découverte du radium... Pierre et Marie Curie ayant mis dans un tiroir un bloc de machin... et puis, il y avait une plaque sensible qui était là... et ils s'aperçoivent qu'il y a des traces sur la plaque sensible. Et au lieu de tout foutre à la poubelle en disant : c'est raté ! ils disent : Ah, il y a peut-être quelque chose à voir... et à chercher... et je crois qu'un certain nombre de découvertes scientifiques, de grandes découvertes scientifiques, sont à partir de l'abduction... On se contredit pas... on voit de façon différente... — mais c'est la même chose ! — c'est la même chose... — Ce que tu décris, tu décris une abduction... justement ! ... et on déduit de là le fait qu'il doit bien y avoir quelque chose qui est en train de provoquer des radiations puisque ça vient tacher une plaque...

... non seulement il y a quelque chose à l'origine, mais il y a toujours une abduction à l'origine. S'il n'y a pas une abduction, autrement dit, une généralité qui se présente comme ça, spontanément, dans l'abduction, une sorte de « théorie hypothétique », on ne voit pas comment ensuite on pourrait développer une théorie scientifique. Il me semble que toute la question de la théorie des sciences repose là-dessus. Sur le fait, pour en rendre compte, de mettre à sa place l'abduction comme point de départ nécessaire de tout développement théorique. Le système étant : abduction — déduction — et puis induction, qui est quelque chose du registre de la vérification. Mais ça, c'est le processus scientifique. L'induction, elle, vérifiant... d'ailleurs, ne vérifie pas toujours exactement, ce qui nécessite de revenir sur l'abduction d'origine. Et là, on a une forme en spirale qui est tout à fait intéressante et qui rend compte de bien des phénomènes. Moi, j'en ai un qui est pas mal, c'est l'histoire du mouvement de la terre autour du soleil...

On sait que l'axe nord-sud de la terre se promène autour du soleil parallèle à lui-même. En gros, c'est ça l'idée abductive. C'est pour ça qu'il y a des saisons. Si ça ne marchait pas comme ça, il n'y aurait pas de saisons.

Ensuite, on découvre qu'en fait, en 25 000 ans, l'axe nord-sud décrit un petit cône d'un angle de ... 20 degrés. C'est par rien !... Il décrit un cône. C'est quelque chose qui se vérifie en suivant sur pas mal d'années l'évolution de l'axe nord-sud de la terre, c'est-à-dire ses petites variations.

Une fois qu'on a fait ça, on a fait donc une nouvelle hypothèse qui corrige l'abduction primitive du « parallélisme », à savoir l'hypothèse de ce cône de 25 000 ans, qui fait que l'étoile qui marque le nord n'est pas toujours la Polaire. Un temps, ça a été Véga de la Lyre, ça varie... tous les 25 000 ans, tout de même, nous ne sommes pas là pour le voir. Troisième truc, c'est que ce n'est pas non plus tout à fait ça, parce que quand on fait les calculs avec cette abduction corrigée, ça ne marche pas tout à fait. Alors on se rend compte qu'en fait il y a un léger battement autour du cône ... on peut faire l'hypothèse d'une sorte de petite sinusoïde qui viendrait se greffer sur le cône. C'est-à-dire que ça fait un cône crénelé... etc !

On peut continuer comme ça longtemps, mais on voit comment il y a là tout un phénomène de spirale qui permet une logique des sciences, logique qui se développe à partir d'une hypothèse d'origine, — qui a beaucoup coûté... dire que l'axe nord-sud de la terre fait le tour du soleil en restant parallèle à lui-même, ça a coûté beaucoup de choses à Galilée et à bien d'autres ! c'est une abduction... il n'était pas le seul, d'ailleurs,... Tu (à D.R.) reconnais ton abduction ? ou bien... — Oui, oui, c'est la même, chacun sa manière... — Schotte l'utilise tout le temps ! — ... et Schotte l'utilise tout le temps... Bah, oui ! — Les derniers mots de Schotte que nous avons échangés, c'était quelque chose ! Très émouvant !... C'était quelques jours avant son opération, on était à Lille ensemble... Nous sommes entrés dans sa voiture et à ce moment-là il me dit : Tu sais, oui, Peirce... — Je sais pas pourquoi on me fout Peirce sur la gueule ... *mea culpa*, j'ai sans doute exagéré... — ... tu sais, Peirce... c'était quand même difficile de s'y mettre... Voilà. Quand même, Schotte, ça fait un peu bizarre qu'il dise que c'est difficile !!!... Voilà, un souvenir.

Quand Schotte utilise le concept d'endogène qu'il tape à Tellenbach, c'est toujours en considération d'une causalité ... qui est même pas une causalité, d'ailleurs, parce que Schotte critique la notion de causalité d'une manière radicale, mais toujours en fonction de quelque chose à trouver dans le -1. Comme la sexualité chez Freud, d'ailleurs. La sexualité chez Freud, c'est toujours un grand X... Je veux dire que là, on approche du but ... c'est dommage qu'il n'y ait pas plus de gens qui les lise ! Parce que la pensée de la classification qui amène à la perversion, au fétichisme, dont parlait Oury tout à l'heure...

... On peut aussi renvoyer ça, à un autre niveau, au niveau juridique, si tu veux, à quelque chose qui serait de l'ordre du « droit naturel ». Le droit naturel étant, pas le droit de la nature, — ça n'a rien à voir avec le droit de la nature —, mais c'est le droit qui définit ce qui est propre à l'humanité, à « la nature humaine ».

Au niveau juridique, la position classificatoire, elle va correspondre au droit positif, alors que la position des catégories va correspondre à ce qu'on appelle le droit naturel. C'est d'ailleurs ce qui est en train de se produire sous nos yeux actuellement, le droit positif allié à la pensée DSM des classes produit une inversion du droit naturel...et de services fermés en hôpitaux désaffectés le RER sert d'asile, de droit d'asile.

Je m'explique : c'est la position d'Antigone, Antigone qui va nous montrer le chemin ... son frère Polynice est tué par Créon parce qu'il s'est allié avec les ennemis, il a trahi. Donc, ça, c'est ce qu'on appelle le droit positif, la guerre des clans, le droit des Cités. À Polynice, Créon refuse la sépulture.

Antigone va jeter de la cendre sur le corps de Polynice au nom du droit des dieux, c'est-à-dire le droit naturel.

Ce qui définit l'humanité, ça va être l'obligation de sépulture. La suite sera tragique puisque Antigone va être emmurée et se pendra ; son fiancé, apprenant ça, qui de plus était le fils de Créon, se tue ; la mère, aussi se tue et Créon reste seul, tellement désespéré

qu'il appelle la mort. C'est *Desperate housewives*, version *trash*... Ce qui est intéressant là-dedans, c'est de voir comment la pensée des classes va amener le droit positif à légiférer contre le droit naturel. Le droit à la sépulture, c'est le droit naturel. Et là je reviens à Pinel et à Schotte.

Là... il y a quelque chose... Est-ce qu'on n'est pas prisonnier de ça avec l'affaire de la génétique ? Parce qu'il me semble, excusez cette vision un peu bizarre sur Szondi, que je connais pas bien, que l'histoire des gènes de Szondi. — Oui, mais lui c'est (? *inaudible*) — non, non, mais justement !... Parce que j'ai lu la critique de Schotte et il se trouve que je suis pas vraiment d'accord... Parce que...

Bon !... Alors là, il faut y aller doucement... Je veux dire, pour essayer de ... communiquer ce qui me tracasse là-dedans : est-ce que lorsqu'on critique la génétique — comme le fait Schotte — de Szondi, est-ce qu'on ne tombe pas dans un travers qui serait le travers de penser que le gène, c'est quelque chose qui est du registre de ce que tu appelles la logique des classes. Or, il n'y a ... attends ! attends ! une seconde ...

Parce qu'en fait, c'est dans une certaine vision du gène, comme quelque chose qui aurait ce type d'existence qu'on a l'habitude de donner à la matière... Or, il me semble que s'il y a quelque chose qui est bien présent dans Szondi, c'est que ce n'est pas ça ! Le gène chez Szondi, ce n'est pas le gène des généticiens barbares ! ce n'est pas le gène qui se combine connement ! Il me semblait, en lisant la critique que Schotte fait de Szondi, que tout se passe comme si Szondi avait cette vision du gène qui est le gène mécanique... la pièce mécanique. Or, il me semble que ce n'est pas la position de Szondi. Et je pense que ce serait intéressant d'aborder la question de la génétique, peut-être, d'une autre façon que celle dans une référence, — une révérence et une référence —, à cette conception du gène. Voilà. Il me semble qu'il pourrait y avoir une conception plus subtile. — qu... —

Par exemple, tu parlais de la plasticité cérébrale : je me souviens avoir entendu François Cohadon<sup>16</sup> qui est un type que j'estime beaucoup, un neurochirurgien, qui connaît le cerveau comme personne, ... disant : « On est obligé de considérer que tous les systèmes explicatifs du cerveau ont tous échoué jusqu'ici, à partir même des neurotransmetteurs. » Il dit... je résume : « Il y avait l'histoire de l'ordinateur, ça plaisait bien, ça n'allait pas trop mal, à part qu'il y a trop de neurotransmetteurs. Avec trois, ça tenait. On pouvait encore avoir l'image, la structure d'un ordinateur. Mais avec plus de trois, c'est fini. Parce que

<sup>16</sup> Deux ouvrages : F. Cohadon, JP Castel, E. Richer, JM Mazaux, H. Loiseau, *Les traumatisés crâniens*, Arnette éditeur, 2008 (3<sup>e</sup> éd.).

[http://3r.prod.wkf.netplus.fr/imagnewspa/medical/webanesthesie/trauma\\_craniens/index.html](http://3r.prod.wkf.netplus.fr/imagnewspa/medical/webanesthesie/trauma_craniens/index.html)

F. Cohadon, *Sortir du coma*, Odile Jacob, 2000.

<http://www.odilejacob.fr/0207/1441/Sortir-du-coma.html>

trois, ça allait : *oui — non — et peut-être*. Mais plus de trois !... il y en a trop, c'est tout un discours... c'est hyper complexe. »

Alors, il conclut : « Mais au bout du compte, on est obligé de considérer, et ça se voit dans les réparations cérébrales des traumatisés crâniens, des influences neuronales à distance... » Voilà... Alors, bon ! qu'un grand « neurologue » dise : On est obligé de considérer qu'il y a des influences à distance, bon ! ça donne de l'espoir... C'est ouvert... Ça veut dire qu'effectivement nous n'en sommes pas à cette conception purement mécanique de la chose. Ce qui est tragique, c'est la conception mécanique de la génétique ! ou bien la conception mécanique de la démarche — conceptuelle — cérébrale ! et quand on cause avec des gens qui n'ont pas cette idée en tête, eh bien, ça devient déjà beaucoup plus intéressant et il me semble qu'on peut l'approcher comme ça. Voilà.

Tu touches au problème de la prédestination. C'est un vieux problème ! — Oui, peut-être, m'enfin... mais... — Bah, oui ! — Dis m'en plus alors... — C'est simple : Chez Saint-Augustin, si tu n'as pas la Grâce, tu n'es pas sauvé. C'est cuit. Et pour avoir la Grâce, c'est très compliqué parce que là il y a un nombre calculé de Grâces qui est dévolu en fonction du nombre d'anges qui tombent... enfin, c'est... t'as pas de chance : si tu l'as pas, tu l'as pas. Et toute la révolution papale du X<sup>e</sup> siècle, ça va être de subvertir ça.

La critique anselmienne de l'expiation, ça va être de critiquer la position de Saint-Augustin par rapport à la prédétermination, qu'on pourrait aussi qualifier de position génétique stupide. Anselme dit : Si jamais vous travaillez sur terre, vous gagnerez votre paradis en effaçant vos péchés, tout ce qui va suivre, et ce qui va être aussi l'occasion des grandes découvertes de l'Universitas médiévale, parce que les gens vont se mettre à bosser de façon très critique, une quête de ternarité complexe.

Et puis aussi, la critique de Luther par rapport au Protestantisme, justement, parce que les mecs achetaient leurs Grâces terrestres...

Et donc, pour adoucir le problème de la surdétermination, et malgré la tentation forte de faire correspondre à chaque pulsion un correspondant génétique, Szondi s'en sort élégamment parce qu'il dit qu'il y a les choix :

Génotropisme : choix amoureux ;

Opérotropisme : choix du métier ;

Thanatotropisme : choix des symptômes.

Et qu'en fonction des combinaisons de ces choix, le sujet va pouvoir échapper à la surdétermination pulsionnelle, ce qui n'aurait pas pu se faire si la surdétermination n'était que génétique.

C'est l'idée...

... ..

Je ne sais pas si c'est tout à fait la même chose... ah... Je pensais à un patient blessé de Château-Rauzé, mais alors là... du coup... j'ai oublié !

Juste un truc pour reprendre ce que disait Olivier... Pour Oury, Créon, c'est la morale et Antigone, l'éthique.

Bon, je reprends la lecture parce que j'estime qu'ils ont assez causé comme ça...

Alors, on en était à : avec quoi on travaille...

La première démarche, c'est : MITEINANDERSEIN... qui a été traduit d'une façon ridicule, d'ailleurs : être ensemble. C'est un terme allemand de Pankow et c'est elle qui a fait la traduction en français de être ensemble, alors que c'est être avec l'autre. Or le AVEC, c'est justement ça qui est en question. Si vous voulez tout savoir, je suis en train d'écrire sur l'avec schizophrénique est c'est pas de la tarte. Déjà l'avec... entre normopathes... y a je sais pas combien de pages dans le Littré, alors, l'avec schizophrénique... enfin, c'est bien, chacun a son avec, aussi ses petits cas cliniques... Comment pouvoir traiter de l'avec ? – mais ça, il me l'a piqué ! – et on sait que l'avec, c'est une conjonction. C'est une forme particulière d'une catégorie de cette notion de base qu'on appelle : le partage, maître-mot.

Avec, ça nécessite une distinctivité, donc, le partage. Et Oury ne manquera pas de vous citer Pindare : « Partage est notre maître à tous ». Comme il est pas là, je le fais pour lui. Partage, c'est quand même une des fonctions de base de La Borde, mais il y a eu des glissements de sens. Croire qu'ici et dans tous ces machins-là, il fallait être bien avec les autres et alors ça allait jusqu'à être « copain/copain ». Or, copain/copain, c'est peut-être gentil, mais c'est un irrespect. Se mélanger, c'est enlever la disjonction. Et copain/copain, c'est le mélange. On en a vu les effets effrayants que ça a pu faire dans les années... entre 68 et 71, je dirais même un peu plus tard. Ça s'est soldé par des morts, où certaines personnes, pour éviter d'être copain/copain ... c'est pas pour éviter, c'est justement pour POUvoir être copain/copain, alors qu'un schizophrène ne peut pas... se sont mutilées. Alors, pour éviter ce genre de naïveté, j'insiste beaucoup, sur la première phrase du séminaire de Lacan sur le transfert, 1960-61 : le transfert est de l'ordre de la disparité subjective. Il n'y a pas de symétrie, sinon c'est foutu. Si on voulait faire toute la lignée logique du partage, on arriverait à tout ce qu'essaie de mettre en place Lacan pour se distancier de l'ego-psychology et autre. Pour distinguer le sujet de l'inconscient et le moi et pour en arriver à cette notion de l'objet a. Le a, c'est une véritable coupure. Ça ne se mélange pas avec une image, avec le moi, avec tout ça. Faire passer ça, c'est très important. Je cite souvent des cas comme ça, il y en a plein. Il suffit d'être un petit peu présent. Par exemple, je cite souvent cette histoire du p'tit Lulu. Il dit, il l'a rayé, mais je vous le dis quand même Je ne vais pas reparler du p'tit Lulu. Dans les objets a, en particulier, il y a la voix et puis il y a le regard.

Le p'tit Lulu, c'est une histoire très longue. Un petit même que j'avais eu chez moi pendant un an et demi et qui avait une atrophie progressive de toute la substance blanche. Quelques heures avant sa mort, il ne pouvait ni parler, ni marcher, ni manger... rien. Par contre, on avait une relation extraordinaire depuis deux ans. Eh bien, il était complètement inconscient, mais il m'a regardé. Il m'a regardé. Un regard. C'était bien avant ce qu'en a dit Lacan. Ça se passait en 1953, au début de La Borde. Le regard (donc, du petit Lulu)<sup>17</sup> était détaché. Il n'avait plus de corps. On ne s'y trompe pas. Or, l'objet a, c'est une coupure détachée. La voix, c'est pareil. La voix, c'est bien plus compliqué, plus archaïque, c'est plus mélangé. Je lui laisse la responsabilité de ce qu'il dit. On peut dire que le petit même dans le ventre de sa mère, il entend la voix. Si sa mère chante un opéra, ça ne veut quand même pas dire que le petit même va chanter la Traviata. Et il y a quelque chose. Une sensibilité. Ce n'est pas dans le regard. Il y a beaucoup de subtilité.

Et toutes les confusions qu'il y a eu sur le mot « objet ». On dit : Nous sommes très objectifs. On sait bien que le courant de la bureaucratie actuelle, etc.... c'est dans l'objectivité. L'objet a, c'est le contraire de l'objectivité. C'est l'objet du désir. Mais ce que je voulais introduire, c'est bien plus difficile et plus banal. À propos de l'accueil.

Qui est-ce qui accueille ? Qui accueille qui ? L'accueil, ce n'est pas forcément une personne qui accueille quelqu'un. Je rappelais dernièrement cette réflexion du psychiatre japonais d'Okinawa qui était venu à La Borde, qui avait visité. Et je lui ai demandé, alors : Qu'est-ce que vous pensez d'ici ? Il a répondu : Ici, il y a des arbres et du Ki.

Il a précisé ce que voulait dire ki, qui a une dizaine d'acceptions en japonais. Le ki, d'une complexité énorme, est proche de la Stimmung, autre complexité énorme, je rajoute. On demandera à Michèle Gennart, qui est une élève de Schotte très douée, quand elle viendra, qu'elle nous en parle. Elle a écrit un article magnifique sur la Stimmung<sup>18</sup>. Ce n'est pas l'atmosphère, ce n'est pas l'humeur, c'est quelque chose de l'ordre d'une certaine... ce n'est pas simplement sur le plan esthétique-ce qu'on voudra, bien qu'il y ait quelque chose, les arbres, le cyclamen, on peut en rajouter. Il faut regarder ça, sans être trop il y a des points de suspension ...

Michèle Gennart, il se répète...ah,non !, elle a écrit une thèse sur le corps dans la phénoménologie d'Erwin Straus. Elle dit bien que Heidegger pour traduire Stimmung proposait disposition. Dans « dispositio », il y a un mot fondamental, en allemand évidemment, Gestell. Un philosophe italien à propos de Heidegger parle de Andenken et Gestell. Andenken, c'est ce qui fait qu'il y a de la souvenance. Quand on est dans un truc comme La Borde, forcément chacun a de la souvenance. Or la souvenance, Andenken, c'est un travail : ça pense en souvenir de. Mais il y a beaucoup de difficultés au niveau de

<sup>17</sup> vérif si JO ou DR

<sup>18</sup> Cf. à la fin

la psychopathologie. Il y a sur le plan de la dissociation, des déplacements, des écrasements, des brèches. On peut dire que dans la souvenance, il y a des zones très difficiles à rebâtir.

Dans *Gestell*, il y a un socle, la base. Quand on voit quelqu'un, même si c'est dans un système complètement éclaté, dans la dissociation, il y a des zones complètement oubliées ou même non remémorées simplement, que l'on retrouve aussi – pourquoi il a mis des (?inaudible)<sup>19</sup> – dans les psychoses hystériques.

Quand on rencontre quelqu'un, il y a tout ça, même quand on dit : Ça va ? – Ça suffit. Si on est dans le logicopositivisme dégénéré, bureaucratique-etc., comme actuellement, c'est complètement foutu ! Aphasique. Ce n'est pas sérieux. Quand on voit quelqu'un : on voit quelqu'un. Asseyez-vous. Qu'est-ce que vous avez ? Dites-moi. Bon, allez... au suivant. Il y aura les chronomètres. Ça existe dans certains pays. C'est codé : un schizophrène : cinq minutes ; un type délirant : deux minutes ; un mélancolique : il faut prendre un peu de temps : quatorze minutes. À la fin de la journée, on calcule le temps chronométré et on passe la note : c'est la science objective. Tout est bâti là-dessus.

À La Borde, nous sommes un îlot.

Non, non, j'ai compris, c'est clair dans ma tête. Le coup des sciences, il est pas bon, là, il faut plus nous le faire! Les sciences, c'est justement si on a un ensemble dans lequel on peut dialectiser... des contraires et des accents. Si on est dans une logique déductive sans aucune impulsion... on est dans une technique ! Mais on n'est pas dans une science.

Vraiment ! Il faut qu'ils arrêtent de nous la faire avec le coup des sciences ! C'est scientifique parce que c'est déductif... bah non ! C'est scientifique, si c'est dialectique ! ... Je sais pas, enfin, il y a des gens qui sont peut-être plus fort que moi là-dessus, mais c'est à la lecture de Schotte, la critique de la causalité chez Schotte et de voir comment il renverse la vapeur... Et moi, ce que j'ai essayé de faire toute à l'heure par rapport au droit positif et au droit naturel, au sens de droit humain... Et maintenant, j'ai l'impression que le coup de la scientificité par preuve déductive... veut en même temps nous faire le coup du langage technocratique, des nouveaux clercs... Mais c'est pas un critère scientifique ! – aussi...<sup>20</sup> – La causalité des classes, c'est pas un critère scientifique !... Je sais pas... Michel !... Il faut qu'on avance bien là-dessus parce que si on ne le fait pas personne d'autre le fera... et il me semble que Schotte... avec Viktor von... parce que... – il a Szondi et effectivement ce que fait Schotte du système pulsionnel Szondien –, et à la fois le pentagramme pathique chez Viktor von Weizsäcker (les cinq verbes que Viktor von Weizsäcker fait tourner ensemble)... et je crois que là on peut rentrer dans un espace de vraisemblance qui s'opposerait à un espace de pseudo-vérité qui nous est annoncé par des positivistes qui nous font la mandoline scientifique. Et je crois

<sup>19</sup> à vérifier

<sup>20</sup> à vérifier

que si on critique pas maintenant... nos enfants seront morts avant de le faire ! ... Mais bon, je suis pas assez intelligent pour le faire, j'ai besoin de toi, Michel...

... La question de l'abduction, justement, son intérêt, c'est que ce n'est pas au niveau du « croa croa »... On croit... je ne vois pas comment Marie Curie...

Elle croit ! Ahh... Bien entendu qu'elle croit !... Le type qui fait une hypothèse en science, il y croit parce que sinon elle ne tiendrait pas ! Elle croit quand elle trouve l'hypothèse... qu'il y a peut-être un rapport... Oui, voilà ! C'est ça ! Elle croit au rapport... Si elle n'y croyait pas, elle n'irait pas se fatiguer... et jusqu'à se tuer pour faire ça ! Mais par contre, elle ne « croa croa » pas... voyez... au sens de Prévert... C'est-à-dire que précisément, il y a, non pas un doute mais quelque chose qui est ouvert. On pourrait appeler ça une « croyance ouverte » – je sais pas si ça veut dire quelque chose – mais il me semble que ça décrit bien l'état dans lequel on peut être quand on fait une abduction.

Tout à coup, une hypothèse se présente : on va la tenir – oui – ... la tenir, mais on n'y « croa croa » pas... – oui ! oui ! – ... en même temps, il ne faut pas être faux-cul ! Si on n'y croit pas, il ne faut pas la tenir ! Elle ne tient à ce moment-là que parce qu'on y croit... C'est complexe, et c'est pour ça que tout à l'heure je reprenais la croyance avec l'abduction parce qu'il me semble qu'il y a des liens, là, qui sont extrêmement forts.

J'ai toujours le souvenir de ce bonhomme avec qui je m'étais engueulé justement là-dessus, lors d'un colloque. On parlait ensemble, on était à la même table. À un moment donné... je disais : Mais enfin, Bon Dieu ! Les types qui sont là dans les phases végétatives des éveils de coma, ils sont comme vous et moi ! Ils pensent comme vous et moi, simplement, ils ne disent rien... ils envoient pas de signes ! ... bon !... C'est un problème, ça ! ... Mais il n'empêche, on suppose que, eux, ils ont tout ce qu'il faut dans la tête ! Ils pensent, quoi ! Pas de problème !

Et alors, c'est là que... ce couillon-là... c'était quand même le grand homme du traumatisme crânien, européen, ... me dit : c'est une hypothèse intéressante... Je l'aurais baffé ! Une hypothèse, ce n'est pas « intéressant » ! On y croit ou on n'y croit pas !

Il est évident qu'on n'a pas la même « tenue »... on ne fait pas le même type de recherche si on y croit ou si on n'y croit pas ! La question, c'est de ne pas croire qu'on croit ! Voilà ! si on croit qu'on croit, alors là, c'est foutu ! ... alors là, on est dans la mystique... Il suffirait qu'une idée nous vienne, et ça y est ! formidable ! C'est la bonne ! etc...

Il y a des phrases définitives de Peirce là-dessus... Je ne m'en souviens plus très bien... Je n'ai aucune mémoire : c'est à peu près...

... « La vérité ne vaut que par l'imperfection qu'elle avoue »... c'est à peu près ça... ça veut dire que précisément, penser qu'on est dans la vérité, c'est de la foutaise... c'est le « croa croa » ...

Là, tu poses toute la question du diagnostic, à travers ça, ... et du débat par rapport au diagnostic. — **Vas-y ...** — C'est-à-dire que... C'est une question de mot... ça a l'air con, comme ça, mais quand Schotte préfère le mot de « chronogénèse » à « étiologie », on voit très bien que c'est le déroulement discursif qui va servir d'opérateur diagnostic, avec une dialectique discutable, pour aller vers une hypothèse *abductive*.

C'est-à-dire que le diagnostic, on peut en avoir le *Præcox Gefühl* — ça y est ! Je l'ai dit ! Il fallait le dire ! Obligatoire de dire *Præcox Gefühl* ! — ... Le diagnostic, effectivement doit se poser, et là, il ne sera pas dans le « classificateur » mais il sera dans le « classificatoire ». C'est ce qui permettra de penser pour dialectiser. ... Ça va dans le sens de ce que tu dis (à M.B.)... **Y a pas étiquette...**

**Mais je crois, si j'ose dire, que le « croa croa », c'est du côté de la conviction.**

Alors, ça, Oury en parle très bien : si une patiente lui dit : J'ai vu un kangourou dans le parc. Vous me croyez ? Il dit : Oui ! Mais y a une différence : vous, vous êtes convaincue, moi pas.

C'est la différence entre croyance et conviction. Il me semble que le « croa croa », ce serait du côté de la conviction. **C'est très clair...**

Il y a la chanson de Nougaro, quand même :

« Le corbeau croasse  
Et moi je crois  
J'ai pas d'apôtre  
J'ai pas de croix  
Je crois en l'autre  
Je crois en moi  
J'ai eu des crises  
Crises de foi  
Dans les églises  
Il fait très froid  
Mais une vierge  
Me réchauffa  
Vierge du même  
Signe que moi »  
... sur la croyance...

... Alors, c'est là que tu intervieni (à D.R.)... C'est moi qui vais lire et c'est toi qui va intervenir — **Ah, oui, c'est vrai...** — C'est ton passage...

L'articulation entre le *lekton* qui permet qu'il puisse y avoir quelque chose qui puisse se dire... en même temps pour que ça puisse s'articuler avec quelque chose du *tugkanon*, la rencontre, et à ce moment-là on peut parler d'objet. Voir : Johannes Lohmann, linguiste, traduit par Schotte. Le *lekton*, ce n'est pas nouveau. ... ça, ça date des Stoïciens. C'est tout ça qui est en question, à moins d'être complètement lobotomisé par la bureaucratie.

Quand un client vous voit, c'est parce qu'il a un tableau morbide, des symptômes, donc un objet bien défini à traiter. En réalité, quel objet ? C'est pour ça que je dis qu'il est important que Lacan ne mélange pas le moi et le sujet et qu'il définit l'objet du désir, le fantasme, etc. donc, il y a déjà une amorce de transfert. Transféré, passé à un autre plan. Il y a ça dans la première démarche, on peut dire, de rencontre. Le diagnostic vient de la traduction de toute cette complexité. Ce n'est pas loin de cette approche logico-poétique de Francis Ponge, dans ses rapports avec Hegel, Heidegger, avec Maldiney qui bat la mesure : tout ça aboutit à ce qu'on appelle « l'objet ».

Voilà. Alors, c'est toi qui a choisi de dire quelque chose...

Excusez-moi... Je suce une petite pastille... heu... oui, il y a une erreur, là... chez les Stoïciens, il y a effectivement l'opposition *lekton/tugkanon*... Le *lekton*, vous trouverez ça dans le bouquin *Schizophrénie et langage*... mais aussi chez Gilles Deleuze... Le *lekton*, ça a été traduit, mais mal traduit, par « dicible »... et en fait, c'est, comme dit Deleuze, « la mince pellicule qui sépare les mots et les choses ». C'est ce que les Stoïciens appellent un incorporel.

Et *tugkanon*, ce n'est pas la rencontre, Oury confond un peu, là, *tugkanon*, qui est l'objet qu'on va dire, qu'on va nommer, avec *tuchè*, qui est, pour d'autres Écoles grecques, la rencontre... Bon... C'est tout ce que j'ai à dire, pour l'instant.

**Donc, l'objet.** Qu'est-ce qui se passe entre l'objet de la consultation et *Das Ding*, la Chose. La Chose, c'est l'inaccessible et ce qui permet qu'il puisse y avoir une structure. *Das Ding*, c'est ce qui va permettre qu'il y ait une structure de base. S'il n'y avait pas quelque chose de bien foutu à ce niveau-là, il n'y aurait pas de refoulement originaire. *Urverdrängung*, pour que ça ne fuit pas, c'est le support du vide. Si ça crève, c'est-à-dire si la métaphore primordiale se fendille : tout fuit. C'est ce que m'avait dit une géniale psychotique : En fin de compte, ce qui est grave dans la psychose, c'est qu'il y a une fuite du vide. Elle m'a même dit : C'est un oubli de l'oubli. La psychose, c'est un oubli de l'oubli. Si on oublie d'oublier, c'est invivable. S'il n'y a pas une métaphore qui va faire clapet, qui va bien entourer tout ça, tout se déglingue. Les *Vorstellungsräpresentanz* se dispersent comme une bande d'oiseaux.

On a affaire à quoi dans la rencontre ? À l'objet ? C'est risqué de dire tout ce qui se passe entre un objet habituel et tout ce paysage, entre l'objet *Das Ding*. C'est ça l'objet. Il y a des phrases magnifiques de Francis Ponge qui illustrent parfaitement. Ce qui ne colle pas

dans la psychose, c'est au niveau de ce *Unverborgenheit*, c'est-à-dire la « décloison », de l'élan retenu, de ce qui fait que *Das Ding* reste pas bien enclos. Quand il y a fuite de l'enclosion<sup>21</sup>, les limites sautent et on a la dissociation. C'est trop vite dit. Ça demanderait un développement de l'objeu. Fin du texte de Jean Oury.

Alors, en fait, avant ce séminaire on avait travaillé deux après-midi sur l'objeu... qui est un terme donc de Francis Ponge, qui se rencontre avec Hegel qui ne connaît pas le nom... ( ?inaudible<sup>22</sup>)... partagé par Maldiney ... et j'ai lu le deuxième livre de Maldiney sur Francis Ponge et j'ai sursauté parce qu'il situe l'objeu dans l'espace *transitionnel* – je le verrai bien dans l'espace *potentiel*.

Le meilleur exemple que j'ai pu trouver d'objeu, c'est une petite manie d'Oury : quand il me parle, quand on parle pour préparer un texte ou un séminaire... hop !... il retire de son tiroir, un élastique. Et alors là, l'élastique est soumis à toutes sortes de tortures ! Il se le met autour du poignet, il le passe à un doigt, et le comble !... il l'accroche au coin du tiroir... au coin... lointain du tiroir... l'autre partie à la poignée du tiroir... quand il tire le tiroir, il fait *dzing, dzing*... ça fait un petit bruit... il le tire plus loin, ça fait *dzang, dzang* ... – ???inaudible – Oui !... Mais il peut pas... sauf ici... la prochaine fois, je lui apporterai un élastique. Si vous voulez lui faire plaisir, offrez-lui en chacun un... il vous fera la démonstration, parce que je crois que ça... c'est l'objeu par excellence, qui n'est pas un objet, qui est en même temps un petit jeu, mais un petit jeu quasi inconscient ! C'est moi qui lui ai fait remarquer qu'il avait toujours un élastique... dans les mains ! Mais il le triture dans tous les sens !... C'est pas un objet... c'est pas non plus un objet transitionnel – Oury, il en n'est pas là, quand même ! à son âge ! – ça me paraît être un bon exemple de l'objeu... mais on va continuer à travailler sur l'objeu, à partir de Francis Ponge ou des élastiques... Et puis le mois prochain, Oury sera là en personne. Il sera peut-être étonné s'il reçoit une poignée d'élastiques... Il sera ravi... Quelqu'un veut ajouter quelque chose... Oh la la ! (*inaudible*<sup>23</sup>)... ça se sauve...

Oliver Legré termine en annonçant la venue en novembre d'un luthier qui va parler de l'âme du violon, accompagnée d'une violoniste, Virginie Robillard.

Bon, je vous souhaite de pas finir la nuit au violon...  
Merci bien...<sup>24</sup>

---

<sup>21</sup> à vérifier

<sup>22</sup> à vérifier

<sup>23</sup> à vérifier

<sup>24</sup> Une voix dans la salle

\* C'est moi qui remplace par ce raccourci le titre de l'article de Michèle GENNART :

***Stimmung — Verstimmung — Ungestimmtheit* :  
remarques sur la phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son usage en psychothérapie**

plan de l'article :

1. Délimitation de la *Stimmung* d'avec une psychologie des vécus
2. Disposition et rencontre ; première approche de la *Stimmung*
3. Disposition affective et monde
4. Être-là et être-parti
5. Disposition affective et thérapie : quelques indications

« La tristesse assaille un homme avec qui nous vivons. Est-ce seulement que cet homme vit un état du vécu que nous n'éprouvons pas et que, pour le reste, tout demeure comme avant ? Ou que se passe-t-il donc ? L'homme devenu triste se ferme, il devient inaccessible sans pour autant manifester la moindre dureté à notre égard ; seulement cela, il devient inaccessible. De même, nous vivons avec lui comme de coutume, peut-être même plus souvent et en lui témoignant davantage de prévenance. Lui non plus ne modifie rien dans son comportement vis-à-vis des choses et de nous-mêmes. Tout est comme d'habitude et pourtant autrement — et cela non seulement sous tel ou tel rapport mais, sans qu'aucun préjudice ne soit porté à l'identité de **ce que** nous faisons et de **ce pour quoi** nous nous engageons, le **comment** à la façon duquel nous sommes ensemble est autre. Loin d'être un phénomène consécutif à la disposition de tristesse subsistant en lui, cette transformation co-appartient à son être-triste. Que signifie qu'ainsi disposé, il soit inaccessible ? La façon dont nous pouvons être avec lui et dont lui est avec nous est autre. C'est cette tristesse qui constitue le **comment** (à la façon duquel nous sommes ensemble). Il nous fait entrer dans la façon dont il est, sans que nous devions déjà être triste. L'être-l'un-avec-l'autre, notre être-là est autre, il a changé de ton (*ist umgestimmt*) »<sup>25</sup>

La tristesse n'est pas donc présentée comme un état *interne*, que nous pourrions déchiffrer par exemple dans le regard de l'autre ou qui transparaîtrait à travers son expression. « Elle se pose à présent sur tout », et n'est pourtant rien non plus que nous puissions indiquer du doigt ou saisir dans nos entours empiriques. Elle n'est ni au dehors, ni au dedans, dans cette intériorité que nous substantivons sous le nom de psyché. Comment se produit donc sa rencontre ? « Tout est comme d'habitude, écrit Heidegger, et pourtant

autrement ». Ce qui fondamentalement s'est modifié, c'est la façon dont nous sommes avec cet homme, non que par empathie, en nous mettant à sa place, nous allions sentir son vécu intérieur et saisir le caractère douloureux de son expérience, mais parce que notre *contact* même, plus originaire et plus révélateur que toute observation — fût-elle compatissante — s'est transformé. Dès lors, si l'autre nous intègre dans la façon dont lui-même est, ce n'est nullement, pour reprendre l'expression de M. Scheler, par « contagion affective », mais d'abord et avant tout parce que nous sommes partie prenante dans ce contact, parce que nous sommes pris à parti par cette façon nouvelle qu'a autrui d'être au loin, fermé et inaccessible à tout, et notamment à notre propre approche. « Cette disposition, écrit Heidegger, n'est pas un étant qui survient dans l'âme à titre de vécu ; elle est bien plutôt le comment de notre être-là l'un avec l'autre »<sup>26</sup> (p.70-71)

[...]

« Une *Stimmung* est un air<sup>27</sup>, pas seulement une forme ou un mode, mais un air au sens d'une mélodie, qui ne plane pas au-dessus de l'être-présent prétendument véritable de l'homme, mais qui donne le ton pour cet être »<sup>28</sup>. [p. 72]

<sup>25</sup> Heidegger M., *Die Grundbegriffe der Metaphysik, Welt — Endlichkeit — Einsamkeit*, cours professé à l'université de Marbourg pendant le semestre d'hiver 1929-1930, in : *Gesaltausgabe*, Frankfurt-am-Main, Vittorio Klostermann, t. 29-30, 1983, p.99-100.

<sup>26</sup> Heidegger M., *Die Grundbegriffe der Metaphysik, Welt — Endlichkeit — Einsamkeit*, p.100.

<sup>27</sup> Le substantif allemand *Weise* signifie tout à la fois « façon » et « air »

<sup>28</sup> Heidegger M., *Die Grundbegriffe der Metaphysik, Welt — Endlichkeit — Einsamkeit*, p. 101.

Table des matières

Avant-propos 5

*Jean Kinable et Jean-Marc Poëllaer*

**I Repères théorico-cliniques**

Le contact : d'un prélude 11

*Jacques Schotte*

De l'école hongroise de psychanalyse à Szondi et à la psychiatrie d'aujourd'hui 15

*Jean Mélon*

Le "contact" aux commencements 23

*Jacques Schotte*

Au contact de... sens en émoi et aube du moi 25

*Jean Kinable*

Modalités de contact sensoriel dans une société d'Afrique 47

*René Devisch*

*Stimmung — Verstimmung — Ungestimmtheit* : remarques sur la phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son usage en psychothérapie 65

*Michèle Gennart*

**II Le contact en psychothérapie**

Maniement du contact et cure analytique 85

*Michel Galasse*

Le contact dans la pratique analytique 102

*Jean Florence*

Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle 111

*Jean Oury*

**III Figures de la psychopathologie**

Contact et transfert 129

*Fernando Geberovich*

La dimension du contact dans la toxicomanie 159

*Philippe Lekeuche*

L'inceste, un événement qui n'a pas lieu, mais qui se réalise 167

*Marc Ledoux*

**IV Le contact au jour de l'art et de l'existence**

La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant. De l'esthétique-sensible à l'esthétique-artistique 177

*Henri Maldiney*

Esthétique et contact 15

*Henri Maldiney*